Platon

Le roi – *République* V, 473c-e

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« A moins que les philosophes ne règnent dans les cités, ou que ceux que l'on appelle à présent des rois ou des hommes puissants, ne philosophent véritablement et suffisamment, et ainsi que régner et philosopher ne s'entrelacent et s'unissent ; à moins que ceux qui, suivant leur naturel, se dirigent les uns vers le pouvoir, les autres vers la philosophie, n'en soient empêchés par contrainte, il n'y aura pas, mon cher Glaucon, de relâche aux maux qui désolent les cités, et même plus, aux maux qui désolent le genre humain ; jamais, la constitution <*politéia*> même que nous venons de proposer par notre discours ne pourra naître, être réalisée, être vue sous la lumière du soleil. »

*

Le vocabulaire du pouvoir s'exprime par le verbe *basileuein*, régner, ou *basileus*, le roi, ou *dunamis politiké,* la puissance politique ; il concerne la *polis* ou cité. Le mot *polis* est parfois traduit par Etat, mais « Etat » ne s'impose dans la langue politique courante qu'au XVI°siècle en Italie, par le biais de l'italien « stato » - cf. Botero, Machiavel - Autant l'éviter : il est dépendant d'une théorie de la représentation politique qui était inconnue des grecs ; elle nous est venue des moines médiévaux. Malgré les réserves que l'on peut émettre sur la traduction de *politéia* par

constitution, c'est tout de même le moins mauvais équivalent [1] : il a été question, dans la cité de fiction décrite par Socrate, de distinguer, selon trois fonctions, trois sortes de citoyens : d'abord ceux qui assurent la satisfaction des besoins par l'élevage et l'agriculture, par les métiers divers ; puis ceux qui assurent la défense de la cité, les gardiens et gardiennes, vivant en communauté, comme leurs enfants qui sont élevés en commun ; ils sont sans famille, sans biens, sans or ni argent ; et enfin ceux qui vont diriger le tout : les archontes. La cité était née pleine d'humeurs, mais Socrate a pris soin, en un sens, de l'en nettoyer : il a décrié le goût des richesses (*République* III, 422), et, au moins pour le corps des gardiens et gardiennes, éliminé famille, possession, argent, et par là tout héritage.

Forcément, cette déclaration que Socrate fait ici avec solennité a acquis une immense célébrité, surtout après que Thomas More a forgé le mot « utopie », et décrit une cité philosophique possible, qui existerait bien loin, sur une île qui s'est coupée du continent, dans le quasi « roman » éponyme qu'il publia en 1516, où il proposait pour tout le corps social et politique le renoncement à la propriété privée, aux classes sociales, à l'or : l'égalité était le cas, il y avait très peu de lois, et une religion du seul Soleil.

La notion même de « philosophe-roi » est un pavé qui, tombant dans la mare, éclabousse les poissons, les grenouilles, les libellules, toute la faune qui y prospère, et même les oiseaux qui la survolent. Car qui voudrait d'un roi ? Les grecs avaient été déjà avertis par Esope (fable 66) qu'il faut vraiment avoir une naïveté propre aux grenouilles pour demander un roi, qui, s'il n'est pas une souche, risque d'être une hydre qui mange tout le monde, tellement les rois sont « ravissants »[2] !

I. Le philosophe

1. L'idée du philosophe-roi est forcément perçue par les amis réunis autour de Socrate comme une galéjade ! Combien de fois avons-nous pu lire dans les dialogues de Platon des propos indignés, rappelant l'évidence de l'ignorance profonde des philosophes, de leur incompétence civique, justement ! Le philosophe âgé n'est-il pas un vieux gamin, toujours à converser avec les débutants, toujours à pinailler sur les mots ; il manque gravement d'expérience de la vie, lui dit-on. Calliclès disait à Socrate qu'il avait perdu, à babiller dans les coins, toute expérience des lois qui sont dans la cité ; qu'il ignorait le langage dont il faut user dans les conventions privées et publiques ; qu'il ne savait rien des mœurs, des hommes. Aussi, s'il lui survenait quelque affaire pratique, privée ou publique, il prêterait à rire à ses dépens ; en particulier, il ne saura jamais se tirer d'un procès ! Suppose, dit Calliclès à Socrate, qu'on se saisisse de toi, qu'on te traîne en prison, en te prétendant coupable d'un crime dont tu es innocent, eh bien, toi tu serais incapable de te défendre ! Le vertige te prendrait, tu serais là, bouche bée sans trouver quoi dire … ; donc, la condamnation à mort te pend au nez ! Et ce sera

1 Evidemment il ne s'agit pas d'une constitution comme nous en écrivons une pour déterminer les institutions et fonctionnement d'une république : les modes d'élection ou de participation, les modalités d'exercice des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Ici Platon ne précise pas pour sa cité théorique les institutions comme l'Assemblée, le Tribunal, le Conseil, l'archontat et la stratégie comme l'avaient fait Solon et Clisthène. Son Socrate, semble-t-il, pense davantage et seulement à ce que l'on pourrait appeler le « tissu social », dont la composition et la qualité doivent être bien maîtrisées par le royal tisserand du *Politique.* Il se soucie des mariages, des familles et des communautés, de la filiation et de l'éducation, de la fonctionnalité des classes, pour que le vivre ensemble dans la cité, tout en étant très sobre, soit vigoureux et sain. N'est-ce pas infra-politique ?

2 L'expression en français est de Sorbières, pour sa traduction de la Préface du *De Cive* de Hobbes : ces loups « ravissent », autrement dit pillent, volent, réduisent les sujets à la misère. Impôts, taxes, saisies des biens , tout leur est bon pour pouvoir, comme Crésus, vivre dans un palais qui contient un trésor. Ils ont une politique de la grandeur ruineuse.

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

bien fait pour toi ! Calliclès fait honte à Socrate : qu'est-ce qu'un homme qui ignore le fonctionnement de sa cité, qui se saurait pas se défendre lui-même ? (*Gorgias*, 486a-b)

Si nous écoutons les jeunes gens intelligents et débrouillards, ces amis des sophistes, on peut dire que eux sont bien présents dans la cité, bien à l'écoute, prêts à saisir des occasions dans la cité de réussir dans la vie : ils ont le souci de savoir prendre la parole, de défendre leur cause, dans l'Assemblée, au tribunal, au Conseil, etc... Comment un « philosophe », qui justement est perçu comme vivant dans la cité sans en connaître les rouages politiques, comment serait-ce lui qui pourrait justement bien gouverner une cité ? Ne restera-t-il pas comme Thalès, les yeux si bien levés vers le ciel qu'il est homme à tomber dans un puits ouvert devant ses pieds, déclenchant le rire des servantes ? Et de fait, est-ce que Socrate, jusqu'ici, dans la *République*, nous a parlé des lieux politiques de la cité, du calendrier des activités des citoyens, des délibérations des citoyens et même de la conception et de l'application des lois ? - non, pas du tout. La cité athénienne telle qu'elle fonctionne, le plus souvent démocratiquement (même si elle a connu des moments tyranniques), il n'en a soufflé mot depuis tout le début de la *Politéia* ! Alors, on comprend que Socrate dise : je vais être submergé sous le ridicule et le dédain !

Jusque là, dans la *République*, la cité théorique de Socrate était a-politique au sens où elle ne parlait pas de l'activité politique des citoyens, de l'aréopage, du Conseil, de l'assemblée, du tribunal ; ni de la citoyenneté, ni des dèmes, etc. Comme si Socrate avait mis de côté la réalité de la vie politique des athéniens[3].

2. Quand nous considérons que la phrase est écrite au pluriel, puisque Socrate dit : « à moins que *les* philosophes ne deviennent rois dans *les* cités... », la provocation est encore pire que si Socrate n'avait eu en vue que la cité théorique qui lui servait de texte écrit en gros caractères où lire ce qu'est la justice. Bien sûr, les lecteurs ont interprété cette phrase comme proposant que la « cité théorique » soit gouvernée par un philosophe, et ceci au moins jusqu'au XVIII°s (C'est encore le cas dans *Aline et Valcour*, du marquis de Sade). Mais ce n'est pas ce qui est dit : il s'agit des cités en général, sans doute y compris la cité dont Socrate et ses amis parlent ensemble. Or, Socrate présente cela comme la très improbable réunion des contraires en une seule personne : les philosophes et les rois, autrement dit ceux qui ne désirent pas du tout gouverner, et ceux qui au contraire apprécient d'avoir le pouvoir souverain. La question pose un problème analogue à celui de la quadrature du cercle ! Pourquoi se pose-t-elle ? Il faut avoir compris que les cités gouvernées par un homme ou des hommes amoureux du pouvoir, qui en usent et en abusent, vont nécessairement aller de mal en pis ; et que, si tout pouvoir cause le malheur des cités où il s'exerce, il vaudrait mieux, — sinon le nier ou le refuser, car dans la cité il y a une place à la tête, un rôle à remplir —, à tout le moins qu'il fût exercé par un homme qui y vînt malgré lui, avec une telle distance critique qu'elle lui permît d'en changer tout à fait l'usage et les fins : le philosophe voudra orienter le gouvernement de la cité, non plus vers la puissance, les richesses et la gloire, mais vers « le bien », plus précisément le bien de la cité tout entière : le bien commun ou public, ou l'intérêt général. Cela sera dit à la fin du livre VII : il faudra « contraindre » les philosophes à prendre un ou des commandements, à se préoccuper de la chose publique (*République*, VII, 539e-540 b) : parce que d'eux-mêmes, ils n'y viendraient jamais.

La meilleure préparation à cette idée du philosophe-roi se trouvait dans le *Gorgias*. Elle était introduite par la distinction entre un art <*techné*> et une flatterie <*kolakéia*> : l'art est un vrai savoir et une pratique qui assure un bien ; la flatterie est une apparence de savoir qui ne vise que le plaisir. Par exemple, pour le corps, un régime de vie sain et la pratique d'un sport : voilà qui assure vraiment la santé et cela relève de l'art médical ; par contre, la toilette et le

3 Jacqueline Bordes, dans *Politéia*, Les belles Lettres, 1982, III, 2, à la suite d'une enquête littéraire, souligne que les grecs n'appellent pas « politéia » une monarchie, pas même Xénophon dans la *Cyropédie*, texte qui plaide pour la royauté. Pour les athéniens l'association entre « isonomie » et « politéia » est indissoluble : il faut des citoyens égaux entre eux et se gouvernant eux-mêmes activement, pour qu'on parle de « politéia ».

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

maquillage donnent une jolie apparence seulement, nuisent à la santé, et procèdent d'un désir de séduction. Sur cette base, Socrate distinguait la vraie politique, qui serait un art ; et la fausse politique, celle de l'apparence : il y a des hommes politiques qui ont « régalé des Athéniens en leur servant tout ce qu'ils désiraient : mais on ne voit pas que cette grandeur n'est qu'une enflure malsaine. Nos grands hommes d'autrefois, sans se préoccuper de la sagesse ni de la justice, ont gorgé la ville de ports, d'arsenaux, de murs, de tributs et autres niaiseries. » (*Gorgias*, 518e-519a) Et, par différence, ce que voudrait Socrate, lui, c'est que les citoyens eux-mêmes deviennent plus tempérants, courageux, sages : aussi, quand il parle avec quelqu'un, c'est dans l'intention de l'amener doucement à mieux penser, à devenir meilleur. Et Socrate fait alors à Calliclès une déclaration qui paraît extravagante déjà : « Je crois être un des rares Athéniens, pour ne pas dire le seul, qui cultive le véritable art politique *<os aléthos politiké techné>* et qui mette aujourd'hui cet art en pratique. Mais, comme je ne cherche jamais à plaire par mon langage, que j'ai toujours en vue le bien et non l'agréable », je reconnais que, si j'étais amené devant les juges, je serais condamné (521e). Mais cet art politique revient à parler avec chacun, à chercher à lui faire définir une notion, à lui montrer à quel point il ne faisait que *croire* savoir, etc. ? Le comportement de Socrate consiste à inquiéter les citoyens, afin qu'ils réfléchissent et comprennent mieux ce qu'ils pensent, discernent la fausseté de leurs opinions, tentent de penser plus vrai : à les amener à un progrès intérieur vers le bien. Mais chacun, quand Socrate le quitte, a encore du chemin à faire.

3. Dès lors, ce qui pourrait faire tiquer aussi les auditeurs de Socrate, c'est la conscience même qu'autre est le philosophe, autre était le sage. Le sage, *sophos*, peut faire figure d'un ancêtre qui « savait » : il savait des mathématiques, il savait des sciences, il était un maître de morale aussi pour la vie. Pythagore comme Thalès avaient pu en être des figures significatives. Pythagore avait fondé une secte, proposé un art de vivre, et des cités pythagoriciennes avaient vu le jour. Après tout, n'aurait-on pas dû lire : « à moins que les ***sages*** ne deviennent rois dans les cités, ou que les souverains ne soient des ***sages***..., il n'y aura pas de relâche aux maux que connaissent les cités » ?

Mais le mot philo-sophe, lui, indique un amour de la sagesse, une quête de la sagesse : le philosophe cherche la vérité. S'il ne la possède pas exactement, mais la seule *dialektiké techné*, si de jour en jour il dialogue, questionne et examine les réponses, il est en chemin ; il n'est pas celui qui « sait « . Il est dans le mi-savoir. Pourquoi alors le contraindre à redescendre dans la caverne, à exercer une autorité que non seulement il ne souhaite pas avoir, mais pour laquelle il ne peut exhiber un titre légitime, un art et une science possédés ? Socrate se sait ignorant ; tout philosophe de même. Oui, les philosophes désirent la sagesse (*République*, V, 475b), oui ils étudient avec ardeur les sciences (475c) ; sans doute ils ne sont pas légers et inconstants comme des amateurs, mais ils sont des hommes qui « désirent contempler la vérité » (475e) . Cependant, existe-t-il un philosophe devenu « sophos », qui contemple déjà réellement la vérité ? Le philosophe est-il pas un éternel écolier, et non pas un savant et un sage ?

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr